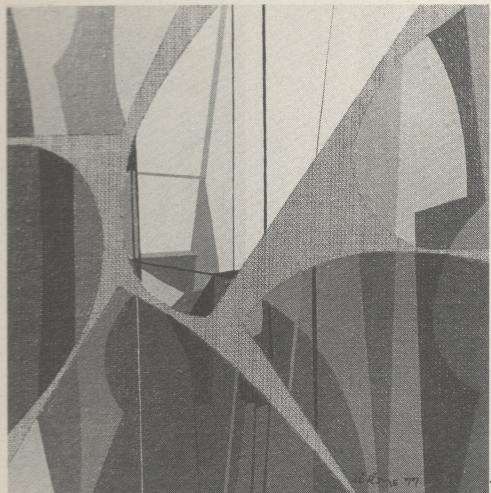




vie des arts





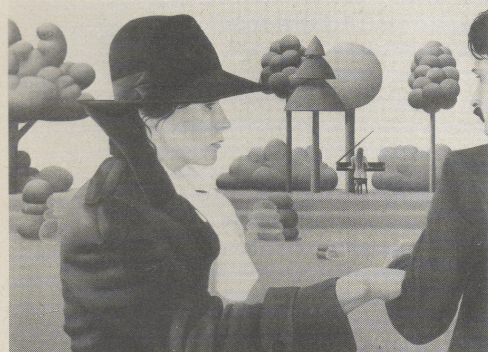
JEAN-PAUL JÉRÔME — UN NOUVEL ESPACE

«Exposition à l'Atelier du Peintre», c'est ainsi que J.-P. Jérôme invite ses amis à découvrir ses dernières œuvres. En fait, n'y a-t-il rien de plus intéressant pour satisfaire la curiosité des amateurs d'art que de venir admirer les toiles d'un peintre dans leur contexte! Et l'atelier de la rue Casgrain, meublé de *canadiana*, se prête fort bien à ce nouvel exercice.

Jérôme évolue, son œuvre progresse et s'amplifie. Du lyrisme engendrant un monde cosmique basé sur un graphisme géométrique plaisant à l'œil, satisfaisant pour l'esprit du poète, il pousse plus loin encore et précise sa recherche philosophique: il effectue un retour en lui débouchant sur un monde nouveau, celui de l'espace intérieur.

Il approche d'une structure infraspaciale dynamique en introduisant le petit module rattaché à la ligne ou à la masse colorée sous-jacente qui donne relief et volume à la toile. L'appartenance de cet élément modulaire au trait en constitue le meilleur prolongement. A l'espace déjà rythmé musicalement dans les toiles antérieures, il ajoute une dimension intérieure plus profonde, soulignée aussi par l'usage du fond comme constituante réelle de l'œuvre.

Le lin, laissé à l'état brut, est autant un élément de séparation brutale apaisé par les formes environnantes qu'un lien évitant le choc entre deux parties trop intenses. Il agit aussi par contraste dans une peinture excessivement minutieuse et raffinée. Alors, les modules, dans leur perfection formelle, engendrent une dynamique de l'espace qui renvoie l'œil aux quatre coins du tableau.



MICHEL PELLUS

La dernière des expositions Flammation, à la Place des Arts¹, a pour titre *Le Réalisme au Québec, 1970-1977*. Son but est d'établir une liste des jeunes artistes qui s'expriment dans une veine réaliste, suivant en cela la tendance mondialement manifestée à revenir à des formes picturales plus immédiatement compréhensibles, et, également, de définir en quelque sorte le réalisme au Québec. L'organisation de cette exposition a été confiée aux étudiants du groupe de formation en muséologie du Département de l'histoire de l'art de l'Université de Montréal que dirige M. Pierre Desjardins. Il est trop tôt, au moment où ces lignes sont écrites, pour prévoir le contenu de cette exposition. Elle révélera cependant au public montréalais les œuvres de Michel Pellus dont la carrière aux États-Unis est déjà fort bien amorcée.

Le nom et les thèmes de Michel Pellus ont été révélés par une presse à fort tirage populaire, en décembre 1976. L'histoire de ce personnage dans la trentaine se distingue en effet de celle pour qui vivre semble être synonyme de contrainte. Mais la vie de cet homme, brimée par une société qui n'accorde aucune valeur existentielle à l'individu, ne se singularise pas en raison des brimades imposées, mais bien parce qu'elle donne naissance à une œuvre picturale exceptionnelle, parce qu'elle fait état d'un geste volontaire qui renouvelle notre vision et imprime au mot liberté toute la puissance de l'énergie de l'homme.

Je ne connaissais rien de l'artiste et de son œuvre, lors de notre première rencontre, et si l'homme en impose par son charisme, l'œuvre impressionne par la

puissance de son évidence. Le trouble est alors total et c'est ainsi qu'avec bonheur on est happé par cette idée maintes fois perçue que l'œuvre est le sigle de celui qui la conçoit et qu'il n'est manifeste que lorsque son créateur agit en conformité d'un vécu global. L'œuvre, ici, nous force parce qu'elle est vitale et que sa source est énergétique. L'on pourrait être tenté alors d'expliquer l'œuvre de Pellus par référence à certaines angoisses, à certains désirs que le reclus doit subir mais s'il est possible, à la rigueur, de justifier par là une action, elle ne peut en aucun cas répondre de la qualité qui la distingue.

Il est pourtant nécessaire de s'intéresser quelque peu au personnage. Michel Pellus n'a jamais appris à peindre mais son grand-père était maître verrier, son père, professeur à l'École des Beaux-Arts, et sa mère fut d'abord élève de son mari. A l'âge de 5 ou 6 ans, il fait du théâtre pour ses camarades; la gymnastique, vers l'âge de 18 ans, le conduira à la compétition. C'est en Floride, plus tard, où sa mère peint et tient galerie qu'il voudra devenir pilote de ligne mais, c'est en volier qu'il veut faire le tour du monde. C'est pour une banale affaire de trafic de drogue qu'il sera condamné à 14 années de pénitencier. Il passera six ans en cellule, et si Michel Pellus est autodidacte, c'est sans doute que les effluves de térébentine, qui devaient envahir la maison familiale, se sont fait insinuants alors qu'il eut, comme il me l'a dit, «le temps de faire de la peinture». C'est donc en prison qu'il se met à peindre et c'est alors qu'il devra justifier les privilèges que ses geôliers lui font alors qu'ils reconnaissent son ardeur au travail d'une part, et la qualité d'autre part, de ses œuvres en peignant toujours et encore, sans relâche et sans possibilité de ressourcement. C'est ainsi que son inspiration lui vient des photographes de

2. Michel PELLUS
Le Geste, 1978.
Huile sur toile; 91 cm 4 x 121,9.
Californie, Coll. Robert Altman.

3. *Demi-mesure*, 1978.
Huile sur toile; 121 cm 9 x 91,4.
Coll. de l'artiste.

1. Jean-Paul JÉRÔME

Clarté-campagne, 1977.

Acrylique sur toile de lin écru; 19 cm 5 x 19,5.
Saint-Lambert, Coll. Dr et Mme Serge Carrière.

Cette nouvelle série de toiles révèle une économie ascétique de la couleur: les tons bruns, beiges, grenats ou gris, bleus, les blancs un peu glacés semblent satisfaire l'artiste.

Jérôme peint une symphonie de tons qu'il démêle comme un écheveau. Ses dessins en sont un exemple frappant dont nous ne pouvons minimiser la qualité et l'apport à l'œuvre picturale du peintre. Il dessine: son monde est alors un monde hybride, cellulaire, qui rejoint le microcosme intérieur vers lequel il tend, à l'heure actuelle, de développer sa peinture.

En dix ans, Jérôme s'est beaucoup renouvelé, et ses œuvres, bien que très différentes, gardent cette marque du temps qui provoque en chacun de nous le choc du lendemain. En effet, Jérôme peint pour l'an 2000: il peint pour un monde qui se transforme constamment et se régénère. Et, s'il nous suggère cette vision cosmique, il nous laisse la liberté de l'interpréter. C'est notre réalité qui est prise dans son œuvre. Aussi, y devenons-nous particulièrement sensibles. Nathalie LE GRIS

magazines et de diverses publications qui lui passent sous les yeux. C'est à ces images qu'il s'accroche afin de ne retenir dans ses toiles aucun sentiment provoqué par son environnement carcéral. Il y a bientôt un an que Michel Pellus a été libéré sur parole. Sa peinture n'a pas changé et la prison n'a peut-être pas changé Pellus, la loi jamais n'étouffera un cœur, un cœur, semblable à celui du poète, "qui bat dans le sang".

Michel Pellus peint avec précaution et application, à la manière des hyperréalistes. Le tableau, à la manière des réalistes, est une fenêtre qui s'ouvre sur un espace contenant un certain nombre d'éléments exactement dessinés et dont toutes les valeurs de lumière et de volume sont parfaitement rendus. La mise en scène de ces éléments évoque parfois les propositions oniriques des surréalistes mais la réalité de leur concept, le soin avec lequel leurs contours sont circonscrits et les détails appliqués évoquent les images chères aux hyperréalistes. L'œuvre de Pellus, cependant, ne prédit rien et ne conteste rien non plus. Elle ne raconte pas ni ne fabule. Une fois encore, elle chevauche deux propositions qu'il faut bien réunir par une définition: *un réalisme imaginaire*. Michel Pellus est un *voyeur* dans le sens qu'il s'approprie toutes les images qui ont une résonance émotive et qu'il restituera un jour ou l'autre, au gré des besoins de ses compositions. Car, en fait, chaque tableau de Pellus est une histoire puisque chacune des œuvres est composée de divers constituants choisis et placés là en fonction d'une évocation intrinsèque précise pour l'artiste. Toutefois, un élément particulier ne complète jamais l'autre, si ce n'est pour des raisons d'ordre strictement picturales. Rarement encore, cet élément est-il laissé tel que déjà fixé par l'objectif d'un autre, et voilà encore une des ambiguïtés de cette œuvre qui clame clair une

réalité dont l'objectivité apparente n'est que le fait d'une interprétation sensorielle d'un objet, d'un sujet ou d'un paysage.

Il est passionnant de découvrir en parlant avec le peintre, par exemple, que la végétation abondante et enveloppante qui circonscrit l'espace édénique de l'œuvre intitulée *P.S.* ait été inspirée par l'image de ruines sur lesquelles l'eau des pompiers en hiver s'était figée. Il serait peut-être aisé d'établir ainsi des correspondances d'ordre psychologiques mais il me suffit de savoir qu'en créant cette œuvre l'auteur se soit souvenu de cette composition de charpente et de glace et qu'il s'en soit servi pour créer un élément plastique émouvant. Telles les sphères qui remplacent feuillages, fleurs et nuages, indifféremment, dans tous les espaces paysagés de Pellus. L'objet n'a pas de limite quand on libère sa raisonnable émotive, et sa raison d'être n'a qu'un intérêt limité, dès l'instant où il atteint, comme dans l'œuvre de Michel Pellus, une telle évidence plastique, un tel épanouissement sensoriel. Mais l'art de Michel Pellus est comme celui de ces merveilleux conteurs qui, à partir d'une anecdote souvent bien banale, font une épopée, et chacune de ses œuvres est le point de départ d'une immersion totale du *regardeur* dans le do-

main du sensible, dans l'espace des formes et des couleurs, dans le monde d'un imaginaire concret. Concret parce que visuel et non littéraire, parce que produit aussi par une réalité observable mais formellement interprétée. Concret également parce que l'élément qui déclenche l'acte de peindre ne se retrouve jamais sur la toile tel qu'il a été retenu sur la photographie. Le peintre se sert d'une réalité, non pour sa valeur objective, mais bien comme embryon d'une réalité autre mais identifiable, et c'est en cela que cette peinture me semble nouvelle.

Michel Pellus a inventé pour meubler le temps devant lui, pour l'appivoiser sans doute, et ce geste, volontaire et peut-être vital, a donné naissance à une œuvre libérée de l'emprise du temps, celui qui marque le quotidien, la routine et le savoir-faire. Dans l'action, l'individu Pellus a inventorié son acquis dans une forme de dialogue intérieur avec les images de la réalité, et le peintre Pellus en a élaboré une syntaxe dont la seule règle me semble d'avoir été la recherche et le maintien d'une ligne émotive.

1. Du 16 mai au 25 juin 1978.

